

Geneviève Robitaille à Jean Barbe

Geneviève Robitaille

Number 107, Fall 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14294ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Robitaille, G. (2005). Geneviève Robitaille à Jean Barbe. *Moebius*, (107), 155–159.

Québec, le 6 juillet 2005

« J'ai en moi le cœur lourd de mon père. C'est pourquoi je pleure à la mort de quelqu'un que je ne connais pas, quelqu'un de désespéré ou d'assassiné, c'est la même chose. C'est pourquoi les drames à la télévision, au *Téléjournal*, m'affligent autant. Ça n'arrêtera jamais, jamais. J'ai fait ce que j'ai pu pour mon père.

*Je l'ai laissé tout seul au bord de la catastrophe
Pardonne-moi, pardonne-moi
J'ai pas voulu, j'ai pas voulu
Pas voulu t'abandonner dans le moment le plus rough
Je suis le lâche des lâches, pas le tough des tough.¹*

C'était Pâques, maintenant c'est fini. Des promesses de printemps, de renaissance, un couteau en plein cœur. Au *Téléjournal*, on me dit qu'un chanteur est mort un couteau planté dans le thorax, un suicide, Dédé Fortin qu'il s'appelait. Je ne comprends pas, il avait mon âge. »

Mes jours sont vos heures²

Bonjour Jean Barbe,

Pendant que j'écoutais *Autour de Dédé Fortin*, votre récit lu par un bénévole de la Magnétothèque, mes idées se bouscuaient, mes souvenirs se heurtaient au monde, se confondaient à ceux qui surgissaient de votre livre. Je voyais un homme, mon père, je voyais des hommes, vous, André Dédé Fortin, « je les regardais pleuvoir à ne pas savoir vivre », je cherchais entre les lignes à comprendre pourquoi certains mouraient de vivre, et d'autres survivaient à la mort de vivre. Je trouvais des pistes, les repérais, je vivais et revivais la chute d'un homme avec comme seule conclusion d'être « une qui restait ».

Autour de Dédé Fortin suscitait en moi un déferlement de questionnements qui me menaient à des réflexions en suspens, celles qui se continuent tout au long de notre vie. Alors, j'ai acheté le livre, l'ai relu sur ma télévisionneuse, une tâche ardue que je repoussais depuis des années (lire

tout un livre sur ma télévisionneuse, ça donne le mal de mer, le plateau sans cesse en mouvement pour la suite de la phrase), je voulais voir les mots sur la page, la structure des paragraphes, des chapitres, pour m'en rapprocher davantage. D'une certaine façon, oui, j'ai accédé un peu plus au livre, mais mes yeux ont perdu de leur intelligence et j'ai compris que ma lecture, par ma seule écoute, valait plus que mes yeux maintenant. Ce que l'on perd, ce que l'on gagne, votre livre ne me parlait que de ça.

J'ai eu beaucoup de peine à la mort de Dédé Fortin. Je ne comprenais pas. J'étais devant ma télévision, devant ces images fixes de son appartement plein de fleurs à ses pieds, espérant une révélation, comme les journalistes. L'indécence me gagne toujours dans ces moments-là. Ma curiosité morbide l'emportant sur ma raison, je deviens voyeur, humainement voyeur : et si la révélation enfin venue m'expliquait pourquoi mon père, lui aussi, a succombé au vide ?

J'ai eu beaucoup de peine lorsque je vous ai imaginé sillonner une route de campagne, la nuit, avec comme seul compagnon de voyage le fossé tentant vos envies de mort. Votre terrible solitude me troublait. Vous aviez l'âge de mon père tout juste avant qu'il ne meure, et mon âge à quelques mois près. Vous aviez un petit enfant que vous aimiez à en crever, et pourtant, il n'y avait que votre trentaine désespérée, alcoolique, qui vous conduisait dans la vie, et tout droit vers la mort.

La violence avec laquelle Dédé Fortin s'est tué me hante. Je le vois dans la cuisine, avec le gros couteau – quelle sorte de couteau ? Les couteaux à viande terrifiants comme ceux de mon frère ? –, se poignardant, coup après coup, dix fois ! Comment a-t-il fait ! ? Est-ce que sa vie avait eu une telle violence que sa mort ne méritait rien de moins qu'un hara-kiri occidental ? Est-ce que c'est ce qu'il croyait ? Mon père aussi s'est écroulé dans la cuisine, il n'avait qu'une spatule en main cependant, rien de très dangereux. Il s'est tué à coups de 40 onces par jour, il savait qu'avec un cœur malade, la mort le foudroierait au bout de six mois. Il ne s'était pas trompé. Croyait-il que sa mort,

et dans son cas sa vie, ne méritaient rien de moins qu'une violente anesthésie ?

« Ceux qui restent³ » tournent en rond. Une ronde de culpabilité, d'incompréhensions, de sentiments d'abandon aussi. Les amis d'André Dédé Fortin, Éric Henry et Michel Vézina, m'accablaient de leur impuissance. Je reconnaissais en moi ces perpétuelles questions : si j'avais fait ceci ou cela, si je lui avais demandé ceci au lieu de cela, il ne serait pas tué ! Comme si le fait d'avoir donné des vêtements secs à Dédé Fortin, une journée de grosse pluie, aurait changé le cours d'une tragédie. Si je m'étais levée lorsque le téléphone a sonné à 2 h du matin, j'aurais peut-être vu mon père s'étaler dans la cuisine... J'aurais peut-être appelé la police, je l'aurais sauvé ! Au-delà de cette question futile et impossible, ce sont des ombres, des murmures, des impressions de mort au quotidien que je n'ai pas pu prévenir malgré mes tentatives d'enfant qui habitent toujours ma maison. C'est pourquoi je vis toujours seule.

Depuis quelques soirs, je me demande, en écoutant Nancy Huston nous raconter des auteurs et des philosophes qui ont fait l'apologie du rien, si ce courant nihiliste qui a envahi la pensée du XX^e siècle ne s'est pas immiscé subrepticement dans l'inconscient collectif. En dehors du monde matériel immédiat, concluent-ils, il n'y a rien, et nous, supérieurs à ce qui est autrement vivant, nous n'appartenons à rien. Pendant que j'écoute ces *Professeurs de désespoir*, je reviens constamment à ces trois hommes de désespoir peuplant votre livre : André Dédé Fortin, vous, et mon père, Fernand, que vous avez récrit sans le savoir. Je retrouve en eux l'homme seul des nihilistes, aliéné de l'univers, submergé par un sentiment de nullité terrifiant, vidé de tout sens commun, tournant à vide à vouloir se tuer. Ça me catastrophe. Comment avons-nous pu croire que nous étions plus que de la molécule d'eau et de la poussière d'étoiles, plus que des accidents génétiques d'espèce en espèce ? Mais nous sommes tout ça ! Nous sommes de l'univers et nous appartenons au temps. Il y a de l'éternité là-dedans et de la responsabilité ! André Dédé Fortin ne serait-il pas mort pour plus encore que sa souffrance ?

« Nous ne savons pas vivre. Et il est de toute urgence que nous apprenions⁴ ! »

« Le suicide est un abandon⁵. » Un manque de confiance en ce que vivre sa vie pourrait changer, peut-être. Si seulement Dédé Fortin avait été assez patient, si seulement il avait pu attendre que le temps fatigue son exaltation jusqu'à ce que « les nuances et la raison⁶ » l'apaisent. Au fond, c'est l'« éloge de la tiédeur⁷ » dont parle l'artiste Garouste dans votre livre. La tiédeur tempère l'exaltation sans la dénaturer, pour nous garder vivant, pour nous empêcher d'éclater, de nous perdre, de nous aveugler de la réelle beauté devant nous. La tiédeur, c'est vieillir ! Il y a des vertus à vieillir ! Vieillir amène à une sorte de communion avec le monde, à la contemplation et à l'acceptation de ce qu'est devenu le monde. Vieillir, c'est reconnaître la beauté parfaitement ordinaire qui « provoque des œuvres⁸ » !

Il me semble, tout de même, que Dédé Fortin a péri d'une maladie. Était-il maniacodépressif ? Il y a des suicides que nous pouvons éviter, personnellement et socialement, il y en a d'autres, inévitables, qui relèvent de l'inexpliqué, d'une science à ses premiers balbutiements.

Qu'est-ce qui vous a fait rebrousser chemin, vous évitant de vous précipiter dans le fossé, cette nuit de juillet ? Tout le long de ma lecture, je vous savais à l'île Verte, entouré de vos enfants, de votre amoureuse, d'amis et de leurs enfants, à écrire ce livre empreint de morts, mais qui ne parlait que de la vie. Vous aviez survécu à vous-même, et voilà que je me consolais de la mort de mon père qui avait failli me tuer, enfant.

Je ne sais pas pourquoi vous vous résignez lorsque l'on ne vous « aime que pour ce que vous êtes », non pas pour « ce que vous pourriez être », comme un condamné. Je ne sais pas à qui vous ressemblez dans ce « rêve » de vous-même, je ne sais pas pourquoi depuis ce livre *Dédé Fortin*, depuis *Comment devenir un monstre* (dont j'attends l'enregistrement avec une impatience déraisonnable) où enfin vous osez vous réclamer écrivain, je me dis que vous avez rencontré ce Jean Barbe que vous espériez être. Moi, je me suis dessiné plusieurs Jean Barbe avec les années ; le Jean

Barbe que je craignais de *La bande des six* et de l'hebdomadaire *Voir*, celui que je n'aimais pas beaucoup, celui au cynisme acerbe, à l'exaltation vertigineuse, à la dissidence au goût du jour, plein d'une jeunesse dangereuse ; le Jean Barbe chef de pupitre que je devinais sensible et autrement possible derrière *La vie d'artiste* (des demi-heures d'œuvres d'art), celui que je me suis mise à entendre ; et le Jean Barbe d'*Autour de Dédé Fortin*, celui qui est ancré au cours du temps, celui qui a le regard juste, dur, sans panacées sur le monde, et qui, dans l'écho des éclats de rire de ses enfants, avec son cynisme lucide nécessaire à la compréhension du monde, nous ouvre le monde et agit sur le monde, parce qu'il agit sur nous ; celui-là et tous les autres sont pour moi Jean Barbe. Je ne sais pas s'il est celui que vous êtes ou celui que vous rêvez d'être ou celui, public, que nous nous inventons, mais ce Jean Barbe aux mille Jean Barbe, moi, je l'aime beaucoup, parce qu'il est vivant et qu'il change le monde.

Geneviève Robitaille

¹ Les Colocs, *Tassez-vous de d'là* (paroles d'André Fortin et Alhadji Fall Diouf), Montréal, 1999.

² Geneviève Robitaille, *Mes jours sont vos heures*, Triptyque, Montréal, 2001.

³ Jean Barbe, *Autour de Dédé Fortin*, Leméac (collection « Résonances »), Montréal, 2001, p. 57.

⁴ *Id.*, p. 112.

⁵ *Id.*, p. 14.

⁶ *Id.*, p. 39.

⁷ *Id.*, p. 109.

⁸ *Id.*, p. 88.